

## Nuit agitée

Plus je m'approche du sommeil tant espéré, plus je m'éloigne du réel sans toutefois parvenir à m'en échapper tout à fait. Comme souvent, une insomnie non déclarée m'a jeté son regard séducteur, auquel je succombe malgré mes refus à son égard pourtant confirmés en prière après m'être brossé les dents. Demain matin, je travaille tôt.

La lune m'agresse. Je suis couché depuis quelques heures déjà, et ne parviens toujours pas à m'accorder sur la posture adéquate. Ivre de fatigue et torturé par mille démons hypnagogiques bien déterminés à faire de ma nuit un cauchemar sans rêves, je remue la couette et retourne mon oreiller en boucle pour tenter d'en extraire quelques gouttes de sable à rétine, toujours en vain.

Des serpents de lumière se tordent sous mes paupières, et des insectes à diodes me racontent leur journée, ne m'épargnant aucun détail de cette existence de laquelle je me croyais jusqu'alors l'unique propriétaire, mais dont je découvre avec effroi qu'elle fut épiée dans les moindres recoins par une cohorte d'intelligences néfastes et microscopiques dont le dessein final n'est autre que la souffrance dont je suis l'objet à présent.

Ils bavardent en moi, et j'échoue à les faire taire. Ma nuit déjà bien entamée remue ainsi de tous côtés, brusquée par les sinusoïdes électriques de leurs histoires sans ailes ni pattes, et je maudis le trou qui aura laissé s'échapper de tels bourreaux, depuis quelque enfer caché sous mon plancher gémissant.

Maigre et fatigué, je tente une esquivé et parviens à extraire un avant-bras du dessous de ma couette déjà trempée de sueur froide. Prudent, je tâtonne le bord métallique du lit jusqu'à saisir ma bouteille de plastique bien aimée, au fond de laquelle repose encore une lie d'eau tiède et fermentée. Je sursaute à l'idée qu'une seconde main sera nécessaire à l'ouverture du dispositif, et me résous à reprendre quelques forces avant d'y parvenir. Je replonge dans le néant de coton, laissant de côté le graal hydratant pour quelques minutes et rejoins le manège incessant d'animaux toujours affairés à la tourmente de mon esprit malade et assoiffé.

Parmi eux, un loup gris me chuchote des idées noires, chatouillant mes nerfs les plus sensibles du bout de ses moustaches artificielles. D'abord intrigué par ses sombres sornettes, je finis par y reconnaître l'éternel couloir de mes craintes habituelles, et lui clôt le clapet d'une muselière approximative imaginée pour l'occasion. C'est sans compter sur sa meute d'amis fidèles, dont les pas feutrés parviennent à la rescousse immédiate de leur compagnon maltraité, pour lui donner du courage et faire de moi leur proie favorite.

Me voici emporté dans un torrent de pelages et de griffes méticuleuses, tapant sur leurs machines à écrire sorties de nulle part et y chiffant à la virgule près les moindres erreurs dont je fut l'objet au long de la journée précédente. Me reviennent ainsi ce bégaiement ridicule à l'adresse d'une collègue au visage pincé, m'y reprenant à trois fois pour lui épeler le bon numéro à travers mon masque de protection respiratoire, et ce trébuchement comique, en pleine allée saturée de monstres humains lorsque je piétinais par inadvertance le lacet mal noué de ma chaussure droite, sans oublier ce sourire adressé à un vieil homme pourtant bien connu, qui n'aura répondu que par un froncement de haine, signalant par là sans détour qu'il ne m'aura, lui, pas reconnu du tout, et ce malgré les quelques mots échangés plus tôt dans la matinée. Je m'en souvenais pourtant. Je m'en souvenais très bien.

Petits loups, ayez pitié de mes imperfections tortueuses, laissez moi profiter d'un brin de repos dans l'espoir d'ouvrir avec succès l'eau primordiale que je désire maintenant depuis presque une heure, et trouver enfin le délicat sommeil une fois mon pauvre organisme repu d'humidité !

J'ai beau conjurer la présence prédatrice de ces êtres malfaisants par de nombreux sortilèges griffonnés sur le tas, rien n'y fait, leur courroux subsiste et je ne parviens qu'à me faire dévorer, miette par miette et bientôt baigné d'une flaque d'hémoglobine honteuse à laquelle ils s'abreuvent avec délice.

Une fois vidé de mon sang, je reprends mes esprits tandis qu'un vieil éléphant chasse la meute en la menaçant de sa trompe musclée. Le pachyderme m'ouvre un œil du bout d'une défense et m'ausculte le lobe frontal pour y recueillir quelque nourriture adaptée à son estomac gigantesque. Il ne met pas une seconde à déterrer d'entre mes labyrinthes spongieux d'excellents souvenirs d'enfance à l'aspect croustillant, qu'il mastique avec surprise et délectation.

Cru d'abord sauvé par la délicatesse de l'animal, je réalise ma méprise lorsqu'il entreprend de me déposer sur son dos pour me faire visiter la jungle féroce de mes refoulements les plus secrets, tous issus d'une adolescence noircie à l'encre bon marché ou d'une petite enfance aux contours imprécis mais non moins perturbés par la maladie et la mort. La texture psychanalytique des broussailles traversées m'empêche encore d'en reconnaître les arbres, et je me sens bien incapable d'en esquisser ici ne serait-ce qu'un fragment d'écorce aussi dépouillé soit-il.

Tout au long du trajet, l'éléphant garde sa trompe enfoncée dans mon crâne affaibli, d'où il suce une moelle de plus en plus rare et savoureuse, mais dont la carence ne me permet toujours pas de trouver la moindre poussière de sommeil. Une fois rassasié par ma pourriture mentale avancée, le lourd symbole fripé me jette au fond d'un marais gluant pour s'en retourner chasser les loups en leur sifflant des saletés sur mon compte.

D'abord noyé à plusieurs reprises par le fond toxique de l'étendue grise, je reprends mon souffle à la vase et pénètre dans l'air libre pour y respirer les flatulences d'un alligator paternaliste au regard sévère, qui me menace aussitôt de supplices variés si je ne m'enfuis pas loin de son territoire dans la seconde qui suit. Malgré son apparence cruelle et l'horreur olfactive qui s'en dégage, je me permet de lui demander poliment s'il n'aurait pas vu un bon sommeil réparateur dans les parages. La triple rangée d'incisives pointues qu'il m'accorde en guise de réponse automatique me laisse envisager le chapelet de cicatrices douloureuses dont je serais bientôt recouvert si je restais là.

À mon grand malheur, la colle poisseuse qui constitue la majeure partie de cet étang morbide m'empêche de m'en extraire, mes membres demeurant interdits et de plus en plus soucieux de leur emprisonnement à mesure que le reptile s'approche à la brasse. L'odeur s'intensifie, mais je parviens par chance à me recroqueviller avant de me laisser avaler, glissant ainsi avec aise le long des boyaux défectueux. Toujours éveillé par la sécheresse d'une soif infinie, je me laisse digérer par l'être verdâtre en ressassant mes pires parties d'échecs, le temps de finir en diarrhée mélangée au bain puant dont il semble se satisfaire depuis des siècles.

Ce n'est qu'une fois dilué dans l'eau stagnante que je trouve le courage d'ouvrir le récipient sacré, arrivé sans raison apparente au fond de l'estomac livide et gargouillant. Je saisis la bouteille avec conviction et en dévisse le bouchon. Après cet effort considérable ayant nécessité bon nombre de contorsions grinçantes à travers ma couette, je porte le goulot fétide à mes lèvres et m'accorde l'unique gorgée tant attendue. Je ravale ma nausée puis jette la bouteille vide au loin, amusé l'espace d'un instant par les trois rebonds plastifiés qu'elle effectue à travers ma chambre, et m'installe à nouveau sur le flanc dans un soupir bien reconnaissable. Je n'ose pas regarder l'heure au mur, et ferme bien fort les yeux pour empêcher le moindre mammifère saugrenu d'apparaître en moi.

Comme escompté, un petit macaque furieux prend la suite, tombé du plafond jusque dans ma gorge. Il entreprend de m'y chatouiller la nuque du bout de sa queue touffue dans l'espoir de déclencher autant de quintes de toux que nécessaire, et parvient à ses fins sans difficulté. Sa voix niaise m'invite alors à maudire ma soif inutile d'il y a quelques instants qui, rassasiée sans plaisir aucun, me laisse à présent démunie face à la rougeur de mes entrailles déployées dans l'espace noir et résonant.

C'en est trop. Entre deux rages de poumons fulgurantes, je m'insère deux doigts dans la glotte et vomit le petit singe afin de lui offrir la correction qu'il mérite, mais il s'échappe à travers une fissure du parquet sans demander son reste.

N'y parviendrai-je donc jamais ? Comment puis-je ainsi demeurer allumé malgré l'exténuation totale dont je suis le fruit le plus mûr jamais cueilli ? Laissez moi dormir !

J'abandonne. D'un geste assassin, j'arrache la couverture de mon corps squelettique et fais mon lit dans un hurlement, me frappe volontairement la tête contre une poutre à plusieurs reprises et enfle mon peignoir râpeux après une douche brûlante. Une fois la cafetière lancée, je tourne en rond quelques instants et tente en vain d'ignorer la guirlande d'hallucinations qui émerge en périphérie de mon regard dévasté. Allez vous-en ! Vous avez gagné, bande d'archétypes diaboliques !

Mais ils me suivent à la trace alors que je rejoins ma table basse encombrée, tasse fumante au poing, et m'y installe dans un nuage de poussière. Après avoir balayé la surface et envoyé s'écraser au sol l'équipe d'objets inertes dont je jalouse avec haine le doux repos éternel, je ramasse mon agenda noir pour y consulter mon planning. Il est déjà six heures, et je démarre à sept. Je dois être parti d'ici dix minutes, grand maximum et vu mon état, cette journée de travail s'annonce mal. En plus, on est dimanche. Je me demande vraiment ce qui m'a poussé à accepter ce foutu poste à temps plein comme gardien de zoo.